

ZVIII

Comment le baron de Munchhausen retrouva son chien.

Les devoirs de mon service exigeaient que je me misse en voyage le lendemain de bon matin. Ce voyage dura quinze jours, après lesquels je revins. J'étais de retour depuis quelques heures, quand je m'aperçus que Diane n'était pas à la maison. Personne ne s'était inquiété de la pauvre bête : mes gens s'étaient tous imaginés qu'elle m'avait suivi, et maintenant, à mon grand chagrin, on n'en retrouvait plus la moindre trace. Tout à coup un souvenir me revint.

— Mon Dieu ! je sais où elle est ! m'écriai-je en me frappant le front.

On crut que j'étais devenu fou.

— Mon cheval, Wladimir ! mon cheval à l'instant même ! dis-je à mon domestique en courant vers l'écurie comme un insensé.

En une seconde je me trouvai en selle et piquai des deux, m'élançant avec la rapidité de l'éclair vers le champ où j'avais laissé Diane, quinze jours auparavant, en arrêt devant la compagnie de perdreaux. La crainte de l'avoir perdue et le désir de la trouver me donnaient des ailes. J'atteignis bientôt le champ, et, à mon grand étonnement, je trouvai Diane dans la même pose où je l'avais laissée en volant au secours de ma femme tombée dans le puits.

— Va ! lui dis-je.

Et au même instant elle chercha à s'élancer et à me ramener vingt-cinq perdreaux que j'avais tués d'un seul coup. Mais le pauvre animal était si exténué de faim et tellement affaibli qu'il ne put faire le moindre mouvement ; car il n'avait pas mangé depuis quinze jours. Pour le ramener à la maison, je fus forcé de le prendre sur mon cheval ; mais vous pouvez vous imaginer avec quelle joie je me soumis à cette incommodité. Après que

je l'eusse fait soigner pendant quinze jours, je retrouvai ma Diane aussi bien remise et aussi alerte qu'auparavant. Ce ne fut que plusieurs semaines après, que je fus à même de résoudre une énigme qui, sans un hasard étrange, me fût peut-être demeurée insoluble à tout jamais.



Two for André Van Hapselt.